

LA MORT DE JOBIC

NOUVELLE BRETONNE INEDITE, PAR MARIE LE FRANC

FRANCOISE Le GUEN était restée veuve à vingt-cinq ans avec un enfant de quelques mois. Mais cet état n'était pas pour lui attirer un intérêt ou une sympathie particulière. Sur la centaine de jeunes femmes mariées que contenait le village, le tiers d'entre elles était dans la même condition que Francoise. Elles avaient vingt-cinq ans et portaient déjà le châle noir et la coiffe de mousseline épaisse des veuves, et elles ne songeaient pas à se plaindre. C'était le sort commun des filles de l'île d'Arz : elles épousaient au son du biniou les rudes Islandais touchant terre en passant, entre deux campagnes de pêche, puis les maris s'embarquaient au bout de quelques semaines et quelquefois elles ne les revoyaient plus. Un pli scellé de rouge arrivait du bureau de l'Inscription maritime pour leur apprendre que l'"Anne-Marie," le "Notre-Dame de Bon Secours" ou "Les Trois Frères" venaient de se perdre corps et bien.

De leur mariage, elles gardaient comme souvenirs une couronne de fleurs d'oranger sous un globe de verre qui devait décorer la cheminée leur vie durant et dans l'armoire un tablier de popeline, un châle de velours, une lourde robe de mérinos et une coiffe merveilleusement brodée. Le plus souvent aussi, un enfant au berceau.

Pourquoi aurait-on plaint Francoise Le Guen plus que les autres ? Elle n'avait que son petit Jobic sur les bras, elle, tandis que plusieurs restaient veuves avec une nichée de marmots à élever. Et puis, elle possédait des rentes, chacun savait ça. Des rentes ! c'est-à-dire une chaumière que le meunier Le Guen lui avait achetée au bout de l'île pour son mariage, ne pouvant la loger avec son mari dans son moulin, et que le notaire désignait dans l'acte d'achat sous le nom de "masure", quatre murs de torchis sous un toit de paille que le vent du noroît échevelait un peu au-dessus de la lucarne, comme il faisait pour les cheveux blonds des enfants du pays ; une dizaine de sillons autour, que Francoise travaillait elle-même et qui lui donnaient le pain de tout l'année, un mauvais pain mélangé d'ivraie et de sable. C'étaient là toutes les richesses de Francoise.

Elle non plus n'avait pas l'idée de gémir et de se révolter. Quand le malheur s'abattait sur les femmes du village, pas une ne perdait de temps à s'attendrir sur son sort. Pour ne pas périr de misère, il fallait travailler double, remplacer les bras des disparus, tirer des flancs maigres de l'île ce qu'elle pouvait donner en seigle et en froment, bêcher, sarcler et moissonner parmi les ronces et les orties, s'aventurer chaque jour sur la grève, à marée basse, et lever les goëmons, fouiller les rochers, promener partout les filets à la recherche des coquillages et des crevettes dont les gens de la ville sont friands.

Francoise faisait comme les autres. Tôt levée, elle était une des premières à venir peigner ses beaux cheveux sur le seuil de la porte, puis à aller remplir la cruche de grès à l'unique fontaine, à l'heure où les grenouilles chantent encore dans les mares voisines et où la lune se mire au fond de l'eau verte, comme un large nuphar blanc.

A son retour, le petit Jobic passait sa tête ébouriffée entre les rideaux à fleurs du grand lit, et Francoise, allant et venant dans la chaumière, lui parlait de sa voix rude, profonde et douce. Le jour naissant laissait tomber un faisceau de lumière dans l'âtre noir, sur la pierre poudrée de cendres. La mère ne manquait pas de montrer à l'enfant ce rayon du ciel et, accroupie devant le foyer, une poignée de fougères sèches à la main, elle attendait avant d'allumer le feu et de faire envoler l'âme blanche du matin venue les visiter.

Le couvercle de la huche grinçait, soulevé par la main de la ménagère et une odeur de levain et de froment se répandait dans la demeure. Aussitôt la porte ouverte, la dernière couvée de poussins se précipitait et avec des pépiements affairés, cueillaient du bec les miettes de pain de la veille sur le sol battu, humide et noir, au grand contentement de Jobic allongé à plat ventre sur le bord du lit et imitant le gloussement de la mère poule.

Francoise ne s'était guère ressentie de la mort de son mari. Bien sûr, elle l'avait pleuré, car elle était bonne chrétienne ; elle avait fait brûler des cierges pour le repos de son âme. Chaque fois qu'elle allait à l'église, ses lèvres priaient pour lui, à l'ombre de sa cape de deuil ; si tout d'un coup il fut réapparu sur le seuil, elle lui eût servi de bon cœur la plus grosse écuelle de soupe et la meilleure tranche de lard ; elle eût mis de l'ordre dans ses vêtements, en femme soigneuse qu'elle était, et le dimanche, ils auraient été ensemble, avec Jobic entre eux, à la messe, puis au cimetière...



Elle interrompait parfois le jeu de ses doigts.

Mais vraiment, le défunt jurait trop fort et aimait trop les petits verres et elle s'était vite habituée à l'idée de ne plus revoir ses grosses bottes, sa pipe et son suroît.

Son fils lui suffisait. Elle l'aimait d'un amour farouche mais peu démonstratif, comme toutes les paysannes bretonnes. Leur vie était unie et simple, grise comme leur île, mais sereine comme elle. Le petit l'accompagnait partout : quand elle allait dans le sillon, semant le blé à gestes virils, elle ne se retournait pas pour le voir, mais elle savait qu'il était là, au bout du champ, jouant parmi les grillons, lui-même de la couleur de glèbe avec ses cheveux et sa peau brûlés, ses vêtements de chanvre. Cela suffisait à faire flotter une douceur sur son visage aux lignes sévères.

Chaque matin, ils ramassaient tous deux des fagots de bruyère, d'ajoncs et de genêts, car il n'y avait pas de bois dans l'île et les habitants étaient trop pauvres pour s'approvisionner au continent ; alors ils faisaient du feu on ne savait avec quoi, de tout et de rien, ils grattaient les flancs de l'île, ils eussent brûlé la terre et les pierres. Le petit Jobic grimpait comme un chevreau sur les falaises et rapportait des brassées de chiendent et de chardons mêlés de pieds de camomille odorante ; il était tout fier de grossir

le fagot. Elle ne l'encourageait ni ne le remerciait, mais essuyait de sa main brune où brillait l'alliance d'or le front baigné de sueur au-dessus des yeux bleus, francs et hardis.

L'après-midi, ils allaient tous les deux sur les landes pour garder la vache. Et tandis que la mère s'asseyait à l'abri d'une broussaille en tricotant des chaussettes d'un rose éclatant mêlé de vert, à dessins compliqués, pour le petit, quand elle l'enverrait à l'école cet hiver, lui descendait parmi les cailloux et le sable de la grève.

De temps en temps, elle le cherchait des yeux, et elle avait d'abord peine à le trouver, accroupi dans les goëmons ou clapotant dans les flaques d'eau tiède, à la poursuite d'une anguille. Quand il avait fait quelque découverte importante, dérangé un crabe vert qui dormait à l'ombre d'un rocher, il criait, d'une voix où se mêlaient une demi-terreur et une demi-fierté : Mamin ! ce qui, dans la douce langue bretonne, signifiait mère, et le vent lui apportait la réponse : Me mab ! mon fils, tandis qu'il sentait les regards maternels fixés sur lui et vers lesquels, pourtant, il ne levait pas la tête, tout occupé à protéger ses pieds nus contre l'atteinte des redoutables pinces du crabe filant, de son allure bancale, vers d'autres refuges.

Elle, pendant ce temps, continuait à tricoter en chantonnant de cette voix monotone qu'elles ont toutes, qu'elles prennent à côté du rouet et du berceau et qui a un peu du ronronnement de l'un, un peu de la cadence de l'autre. Elle interrompait parfois le jeu de ses doigts agiles, lisait les bandeaux de ses cheveux avec une de ses aiguilles, lentement, d'un air de méditation et supputait combien il lui faudrait amasser d'écus pour acheter plus tard le droit de ses frères et de ses soeurs sur le moulin du père qu'elle voulait pour Jobic, et où, devenu grand, il moudrait le froment et le seigle de l'île, le moulin de la colline dont elle verrait tourner les ailes de toile, en sortant sur le pas de la porte. Quand le vent soufflerait, et il soufflait toujours sur l'île d'Arz, elle penserait au grincement de la meule, à l'envolement de la farine et au gentil meunier Jobic, poudré à blanc.

Un jour qu'elle avait perdu près d'une heure dans ses calculs familiaux, elle leva la tête : devant elle, à perte de vue, s'étendaient ces champs de vase grise et d'algues noirâtres que la mer laisse derrière elle en se retirant ; pourtant, le flot commençait à monter, les chenaux débordaient déjà...

Francoise songea que Jobic devait avoir faim, qu'il était temps aussi de traire la vache dont les mamelles s'étaient emplies à brouter les pousses d'ajoncs. Elle roula son peloton de laine et chercha le petit des yeux. Mais elle ne vit rien. Il s'était encore échappé, il avait contourné la pointe de l'île sans qu'elle s'en aperçût pour aller jouer dans les canots à l'ancre, à l'abri du môle.

Elle se leva, prit à travers les rochers et appela, l'enfant. Aucune voix ne répondit. Les barques à sec étaient vides, penchées sur la côté et comme haletantes. Elles ressemblaient à d'énormes poissons rejetés sur le sable par la mer et qui attendent la marée suivante pour reprendre vie.

Francoise commença à s'inquiéter. Jamais le petit n'allait plus loin que le môle. Peut-être, poussé par la soif ou la faim, avait-il eu l'idée d'aller seul à la maison boire à la cruche ou prendre sur le dressoir un morceau de galette. En quelques enjambées, elle arriva à la chaumière. De loin elle vit la porte fermée, le silence qui régnait à l'entour l'atteignit au cœur comme une pierre et changea son angoisse en affolement.